

LES GRANDS PHILOSOPHES

JOHN GRAY
Voltaire



INÉDIT

ESSAIS

Table

Voltaire et la théodicée des Lumières	7
La religion de Voltaire	27
La politique de Voltaire	57
La postérité de Voltaire	73
Notes de l'auteur	81

John Gray

Voltaire

Voltaire et les Lumières

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JEAN-LUC FIDEL

Éditions du Seuil

À Mieko

Titre original : *Voltaire, Voltaire and Enlightenment*

Éditeur original : Phœnix, a division of The Orion Publishing Group Ltd, London

ISBN original : 0 753 80212 0

© original : John Gray, 1998

ISBN 2-02-037453-6

© Éditions du Seuil, pour la traduction française, octobre 2000

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Voltaire

Voltaire et la théodicée des Lumières

Voltaire est la figure centrale des Lumières¹.

On estime en général que, malgré son histoire, la philosophie est la quête désintéressée de la vérité. Dans ces conditions, Voltaire ne peut être considéré comme un philosophe, car il vécut et mourut plutôt comme un militant. Rien n'est plus éloigné de sa pensée que le sens du questionnement. Malgré son ironie mordante et son pessimisme obstiné, sa vision de l'humanité fut loin d'être détachée ou encore cynique. Il consacra sa vie à propager la foi laïque. Son but ne fut donc pas de progresser dans le questionnement, et encore moins de pratiquer le doute sceptique. Ce fut de découvrir un nouveau credo. Il voulait remplacer la religion chrétienne par la foi humaniste dans les Lumières. Ses piques incessantes contre le christianisme n'étaient pas de simples traits d'humour, mais des attaques en règle. En fait, son

opposition au fanatisme chrétien traduisait un penchant tout aussi fanatique. Le but de toute son œuvre fut ainsi de refonder la vie européenne sur d'autres bases que celles du christianisme.

Les parodies qu'il écrivit sur les superstitions et les élans chrétiens servaient la nouvelle religion de la rationalité universelle. Cependant, la foi qu'il avait dans les Lumières ne représentait pas une rupture avec le christianisme aussi radicale que lui et les autres « philosophes » – selon l'expression admise pour désigner les grands penseurs de la fin du XVIII^e siècle – le croyaient. Elle conservait en elle encore beaucoup d'aspects de la religion qu'elle prétendait supplanter. Tout comme le christianisme, les Lumières nourrissaient un fol espoir d'émancipation pour le genre humain – en même temps qu'une profonde intolérance à l'égard de tout ce qui venait faire obstacle à leurs ambitions universelles. C'est précisément parce qu'ils ont beaucoup en commun que les tenants de ces deux mouvements ont toujours été des ennemis particulièrement intimes. Parmi leurs communes inclinations, le soupçon qui porte sur toute forme de questionnement intellectuel ne servant pas une finalité morale n'est pas la moindre.

Pour Voltaire, la philosophie n'était pas une aventure intellectuelle dont les résultats devaient toujours susciter le doute. Il pensait qu'elle allait de plus en plus ressembler aux sciences de la nature. Comme ces dernières, c'était donc un instrument au service

de l'émancipation humaine. Voltaire n'avait à cet égard pas de doute quant à la forme que devait revêtir cette émancipation. Pour lui comme pour sa postérité, le sens de cette libération humaine ne posait pas problème. Se libérer de la superstition, accroître la richesse et la connaissance, progresser vers une civilisation universelle : tel fut le projet des Lumières, et jamais Voltaire ne le remit en question. C'est lui qui inspira ses campagnes incessantes contre l'injustice et ses railleries permanentes contre les autorités de son époque.

Jamais en effet Voltaire ne soumit les croyances et les valeurs qui étaient au cœur des Lumières à un examen approfondi. Il n'était sans doute que trop conscient des difficultés qui jalonnaient la marche de la civilisation universelle et rationnelle que lui et les autres « philosophes » chérissaient. Il était évidemment enclin à considérer la civilisation elle-même comme un épisode transitoire dans l'histoire naturelle de la barbarie, mais il était trop soucieux des luttes qu'il menait chaque jour pour remettre en question l'idéal qu'il servit toute sa vie. C'est ainsi qu'il ne se demanda jamais si le monde qu'il appelait de ses vœux méritait qu'on renonce pour lui à tout ce qui avait de la valeur. Il ne s'interrogea pas non plus sur les conflits entre les valeurs cardinales d'un tel monde. En fait, il n'était guère porté à se poser ces questions. Ou plutôt il n'en avait guère le temps, les réponses qu'il aurait pu y apporter ayant peu de

chances de servir la cause à laquelle il se voua infatigablement. Après tout, c'était – selon lui – la cause de l'humanité. Tout était dit.

Voilà qui explique en partie le fait que les écrits de Voltaire portant sur les questions philosophiques manquent au plus haut point d'originalité. Il se contente de reprendre certaines idées tirées de John Locke ou de Pierre Bayle. Très peu d'entrées de son *Dictionnaire philosophique* correspondent ainsi à des questions philosophiques authentiques. Et Voltaire n'a guère contribué à la philosophie morale ou à la théorie de la connaissance. À la différence de David Hume ou même d'Adam Smith, il n'a pas laissé d'héritage philosophique aux générations suivantes. C'est pourquoi, pour autant qu'on puisse dire qu'il eut une « philosophie », celle-ci n'a plus guère qu'un intérêt historique.

Et pourtant, comme Nietzsche l'a bien senti, lui qui voyait en Voltaire l'un de ses rares prédécesseurs, la pensée de ce dernier conserve un grand intérêt. Il personnifie et révèle de façon plus claire que tous les autres penseurs européens les limites et les contradictions des Lumières – cette famille élargie de mouvements intellectuels et politiques, particulièrement disparates et même rivaux parfois, qui ont fleuri au XVIII^e siècle dans plusieurs pays d'Europe (notamment la France, l'Écosse et l'Allemagne) et qui ont façonné notre mode de pensée actuel. Alors que la philosophie de Voltaire est anecdotique et datée, sa

contribution à notre compréhension de ce courant majeur, et donc de la pensée européenne, reste aujourd'hui encore indispensable.

On ne peut comprendre les Lumières hors du contexte religieux qu'elles entendaient supplanter. Même si c'était surtout marqué dans les pays catholiques, les « philosophes » étaient partout les ennemis du christianisme. Leurs idéaux et leurs croyances étaient toutefois profondément influencés par la religion qu'ils s'efforçaient d'éliminer. La plupart éprouvaient de l'amour pour le monde d'avant le christianisme (du moins tel qu'ils l'imaginaient), mais même les plus païens d'entre eux, tel Voltaire lui-même, se sont révélés très peu aptes à adopter une perspective post-chrétienne. Ils étaient en fait eux-mêmes trop pris par les formidables espoirs moraux suscités par le christianisme pour s'en écarter. Dès lors, ils ne sont jamais parvenus à s'émanciper personnellement de la foi qu'ils ont passé leur vie à dénoncer.

C'est ainsi que la haine que ressentait Voltaire pour le christianisme le conduisit parfois à la bigoterie. Du reste, son antisémitisme tire en partie son origine de cette haine : à l'instar de Nietzsche, qui l'admirait tant, il ne pouvait se résoudre à pardonner au peuple qui avait donné naissance au christianisme. En même temps, les préjugés violemment antisémites de Voltaire reproduisaient ceux de toute la chrétienté européenne. Ils montrent à quel point son émancipa-

tion par rapport à ce monde aujourd'hui disparu était incomplète. Comme celle de Nietzsche, la fascination récurrente de Voltaire pour Pascal, le « sublime misanthrope », tenait autant de l'affinité refoulée que de l'hostilité déclarée.

« Admire Voltaire, écrivait Joseph de Maistre, le penseur catholique ultra-réactionnaire qui fut l'un des piliers du mouvement anti-Lumières et l'un des adversaires les plus farouches de Voltaire, est le signe d'un cœur corrompu ; si on peut être attiré par ses œuvres, soyons sûr que Dieu ne l'aime pas. » Dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*, le grand penseur réactionnaire décrit Voltaire comme le plus dangereux de tous les philosophes, puisqu'il « mit à semer le trouble le plus grand talent mêlé à la plus grande froideur ». Cette image d'un Voltaire agent de la subversion contre la religion a été reprise par William Blake dans ses *Carnets* :

« Moque-toi de la moquerie de Voltaire sur Rousseau
Moque-toi de cette moquerie vaine
Lance du sable dans le vent
Et le vent te le renverra ². »

Voltaire a déclaré que « tout honnête homme doit regarder la secte chrétienne avec horreur » ; il a jeté l'anathème sur la religion chrétienne en lançant la célèbre formule « Écrasez l'infâme ! » (souvent abrégée par prudence dans ses carnets et sa correspon-

dance en « Ecr. l'inf. ») ; et pourtant, jamais il ne fut athée.

Dans un poème de jeunesse, il écrivait que s'il n'était pas chrétien, c'était afin de mieux aimer Dieu. Un matin qu'il se promenait de bonne heure avec un visiteur dans sa belle retraite de Ferney, découvrant le panorama, il s'écria – avec sincérité, semble-t-il : « Dieu tout-puissant ! Je crois en toi ! » Et, afin de ne pas laisser croire que son hostilité vis-à-vis du christianisme s'était apaisée, il ajouta : « Quant à Monsieur le Fils et à Madame la Mère, c'est une autre histoire. »

Toujours il mit sa plume alerte et son esprit acerbe au service de sa vocation. Né à Paris en 1694, il était le deuxième fils d'un notaire aisé et fit ses études dans un collège jésuite. Il mourut en 1778, onze ans avant la prise de la Bastille. Il était de constitution faible et on n'escomptait pas qu'il vivrait ; du reste, il resta toujours maladif, au point de devenir squelettique au soir de sa vie. Il souffrit de la plupart des maladies de son temps – la goutte, l'herpès, le scorbut et l'hydropisie, pour ne citer que quelques-uns de ses tourments – et il crut souvent que ses derniers jours étaient arrivés ; cependant, il survécut à trois rois de France. Il se peut d'ailleurs que le régime de travail qu'il s'imposait soit venu de ce sentiment de mort prochaine qu'il éprouva dès l'enfance, mais le travail jouait aussi pour lui un rôle d'antidote à la mélancolie qui l'assaillait souvent.

Voltaire était surtout un écrivain. Pour lui, écrire n'était pas tant un moyen d'expression de sa pensée qu'une façon de s'affirmer dans le monde. Il abandonna donc la profession d'avocat à laquelle le destinait son père pour celle, plus aléatoire, d'auteur vivant de sa plume et de son esprit. Il écrivit ainsi sans relâche – même lorsqu'il fut emprisonné à la Bastille, en 1717, pour avoir commis un pamphlet sulfureux – et publia de son vivant une œuvre immense. Il ne se limita à aucun genre, signant des pièces, des poèmes épiques, des contes philosophiques, plus de vingt mille lettres, des essais et des pamphlets, le tout en abondance.

Presque tout ce que Voltaire a rédigé est illisible. Aucune de ses œuvres historiques n'est passée à la postérité : leurs centres d'intérêt étaient trop situés, leur esprit trop daté, leur style trop engagé et leur ton trop insistant dans la critique du christianisme. *Charles XII*, *Louis XIV* et les *Annales de l'Empire* ne valent ni *La Chute de l'Empire romain* de Gibbon ni *l'Histoire de l'Angleterre* de Hume. Ses poèmes et ses pièces, quoique élégants et parfois brillants, se lisent avec ennui. *La Henriade*, son poème épique, fut à sa parution comparée aux œuvres d'Homère ou de Virgile ; Voltaire lui doit non seulement sa réputation, mais aussi le début de sa fortune. Pourtant, il semble irrémédiablement daté à un lecteur de la fin du xx^e siècle.

Le même style ampoulé marque la cinquantaine de

pièces qu'il conçut. Habilement ficelées pour plaire aux gens cultivés de son époque, elles étaient trop guindées pour survivre au changement de goût qui accompagna en Europe l'apparition du romantisme. Peut-être l'a-t-il lui-même pressenti puisque, dans l'entrée « Chant » de son *Dictionnaire philosophique*, il remarquait :

« Aujourd'hui, on joue la tragédie sèchement ; si on ne la réchauffait point par le pathétique du spectacle et de l'action, elle serait très insipide. Notre siècle, recommandable par d'autres endroits, est le siècle de la sécheresse³. »

Ce n'est sûrement ni comme dramaturge ni comme versificateur qu'on connaît Voltaire.

De toute sa volumineuse œuvre, seuls les contes philosophiques peuvent encore se lire sans effort. Ce n'est guère étonnant d'ailleurs, puisqu'ils recèlent l'essence même de Voltaire comme écrivain et comme homme. Les meilleurs traitent de théodicée – autrement dit, de la lutte ancestrale de l'humanité pour se réconcilier avec les maux liés à sa condition. *Candide* est le plus connu et le meilleur d'entre eux. Mais il y a aussi *Micromégas*, satire à la manière de Swift, dans laquelle les prétentions humaines sont décrites du point de vue détaché d'une autre planète, et *Zadig*, ingénieux conte oriental qui pose explicitement la question de la théodicée – sans y répondre vraiment, du reste. Les affaires humaines obéissent-elles à